Poèmes

Francis Antoine

Volume 18, numéro 1 (103), janvier–février 1976

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30944ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Antoine, F. (1976). Poèmes. *Liberté*, 18(1), 31–45.

Poèmes

Roses roses orties portes de la mémoire
Le blême et dangereux matin pieds nus
Se lève et lentement la douleur le pénètre
Très doucement les heures à la traîne
Le pont détruit de la jeunesse
Des tonnes de bombes y tombèrent
La boue la mort s'infiltrèrent comme une algue
Peu à peu le jour se mélange il
Nous fait tous crever d'envie
De vivre
De l'autre côté du miroir
La chasse ouverte aux sarcelles au visage
Le vent d'ocre le temps que tombe le malheur
Le poids de nos minces délits
S'envole avec des cris que changent les saisons

Fabriques de la mémoire
Avenir rose des roses à venir
A temps perdu je me compose
Et tente de nouer
Des herbes de l'enfance
Comme une montre
Un jeu d'enfant
Un mécanisme
Petit refuge aigu de la confiance
Où l'on conservait mes émois
Toutes les pierres encore dispose
Tachées d'encre et de la graisse des canons de D.C.A.
Fardeau plombé surprenants éclats
L'avenir tombait déjà
Pourquoi la mort à l'autre pas
Vierge noyau séché
Des envies d'imiter la vie

L'image dans le tapis
Une large tache de madeleine écrasée
La distance entre la vieille occupation des lieux
Et le rythme insupportable d'un nouveau coeur d'enfant
Métronome d'inquiétude

Mon fils mon amoureux mon père
A qui l'ancien le lourd orage
Vivant comme un trésor que je protège
Ventre cerclé ceinture éblouissante

De clous de pierre l'allure
 La pauvre âme des champs brûlés
 A prêté la tristesse l'accord le renoncement de notre
 [jeunesse carbonisée

Belle âme plus tard à vendre
 Réfléchissons tout est gâté
 La suite est dans la glace dans le
 Miroir piqué
 Oubli je me suis oublié
 Net et je poursuis entre les herbes de la Saône
 Epargnées du feu de la guerre
 Naguères ici et aujourd'hui
 Un climat d'oiseaux et le jour qui déborde
 Une fraction de la baleine
 Eclaircit la fenêtre ce sera mon heure
 Blancher sur les ruisseaux de suie
 Aime l'aube c'est important
 Bouffe le soleil cru
 Grâce à toi d'un geste du couteau
 Coule à travers les sources
 La simplicité d'aujourd'hui

La porte du langage
 A Concarneau Finistère-sud
 Ne s'ouvre pas sur des valse
 Mais comme à Harlem sur le large
 Sur la voix verte de Lady Day
 De vague en vague elle repêche
 Pour un moment petit
 Une femme à la mer
 On ne trouve plus de couturière
 Les femmes en noir l'amour les tient courbées
 La mort les soulève
 Elles clouent les paroles dans le chêne
 L'épaisseur de la mer les habille de bleu
 Lourdes les tresses lourdes du langage
 Vol maquillé de la mémoire comme une eau
 Verte et l'odeur

De départs

Entre deux frissons la courte lame la belle mort des raisins
 L'ordre du fond des algues
 Et de chaque côté de l'entrée du port
 Je vois les terrasses les tables de fer
 Le vent le vent qui nous sépare
 Le langage immobile l'éclair
 Et des villas en face peintes
 Un bras de mer nous sépare
 Mon père mon amoureux
 Mon fils sourit auprès de moi
 Je voudrais tant le voir en face
 Falaises laquées du langage

Le loup l'agneau le chaud le cru
 Le pain le souci la table l'impossible
 L'échelle le chevet
 La mémoire l'oubli la marche
 La santé la fenêtre
 Le dialogue le souvenir
 Le sable ouvert l'oubli le souvenir
 Le ciel le livre comptable
 Fenêtre sur l'East-River
 En Ile de France houle des vieilles gloires
 Blés bondissants
 Blasphèmes pèlerinages rosaces
 Défaites du matin
 Voiles pour qui tendues
 L'incertitude la vertu
 Le désir
 La Dame de carreau
 Le dos le long des berges
 Le banc la marche le savoir
 Le doute le ravin
 La faim le bonheur la foule
 La raison sur la pointe des pieds
 Le moineau
 Le pont infranchissable

La Dame de carreau
Transparente comme un cerveau vieillit
Elle dit j'écoute j'attends
Qu'elle a peur
Jeux du jardin rose du siècle
Je bute sur une racine
Je tombe elle me parlera
J'écoute
Je vieillis j'écoute
Je resterai je le jure
Je la rassurerai je le jure

Je vous hais animaux familiers
Petites forêts de la culture
Malgré vous je protège le cri
Du loup gris de l'Hudson
Je le protège sur la digue
Je me protège de l'attente
Petits squales habiles
Je me protège de l'habitude
Je veille aussi sur les bunkers oubliés
Les armes les obus
Les vieilleries connues du souvenir
Sous le regain des blés
Vieilles tôles cachées je vous ai vues
Creusant la terre et le fossé
La chair écartelée l'amour
Je n'aime pas l'attente de l'amour
L'inquiétude organisée
L'incertitude j'aime le loup la neige
Nous habiterons ce ravin

Un jour et d'autres l'aube
Fêlure mettons l'amour souvent
Imprimons le
Citons la crainte le désir et l'époque

Un mort un blessé grave ici ou là
 Un enfant privé de colères
 En face de jours tranquilles jetés comme des petits tas
 [d'ordures

Au fond d'une décharge municipale
 Imprimez le mot amour leader noir
 Plaie sexe en plein désert
 Brasilia vieille fille blanche
 La mémoire dans les forêts de mon département
 Cueille les champignons que les touristes ne voient plus
 Sous les fougères sourit mon père et le gentil souvenir
 [humide

Malgré les boîtes et les cercueils de bienvenue
 Stop les fougères fleurissent sans lendemain
 Sur les rails de nos enfances
 Glissaient les roues des baladeuses le long
 Des plages non bombardées
 Mes amis et moi nous sommes roulés par la suite
 Dans l'herbe grasse de l'arrière-pays
 Le soleil le mot de passe
 Avons-nous renoncé
 Une fosse remplie de vieilles armes de guerre
 Rouillées comme nos gestes imprimons donc l'amour
 Sans rire et prenez note
 Terreux amour amour usé
 La pancarte disait
 Ce jardin est le vôtre
 Laissez-le aussi propre que vous souhaitiez le trouver en
 [entrant

J'ai peur du cheval et de l'aube
 Je crains le galop la vieillesse
 La course des mains qui tremblent
 La jolie peau d'avant la mort
 Une oreille blanche à tâtons
 Une photo pas vieille entre les vignes
 D'un coup de bec pointu
 Ce vin-là nous frappait sur l'épaule

Dans une cave ouverte à tous
Le salpêtre traçait ses signes soi-disants
Jamais ne me semblait la muraille si loin
Et tous les ponts du rêve
Ni de béton ni de câbles
Mais de cailles ensoleillées
De douceur
L'ivresse entre les dents
Me racontait n'importe quoi
D'heureux mon fils a peint de gouache le ravin
Il calcule au soleil
La valeur de l'ombre portée du réveil
De mon éveil en fait
Terrifié de cinq heures du matin

Mon père mon amoureux
Ma barque mon chalut de lin
Tapisserie d'aveux
Petits mensonges mal effacés au tableau noir
Chiffons de craie tardifs
Le matin dans les buffets de gares
D'avant les conneries les morts les à quoi bon
Mon fils mon amoureux
Pas très loin sans retour
Missel jauni de lettres reliées
Qu'ont-ils à faire de ta jeunesse
De leur indifférence
La fêlure ironique
La fête construit ses tentes
Sur chaque bord où les ménages rient
Les couples
Aussi tissent des passerelles
Le jeu l'aveugle amour
L'impatience l'écorce du désert
De quoi demain avant de m'y jeter
Arraché déguisé de gaieté
Sera-t-il habillé
Mon fils mon amoureux berné

L'énigme verte de la Saône
Ou le langage
Qui de nous deux choisira
Le verbe aimer le temps la vieillesse
Les herbes entre mes lèvres poussent
Joints verts solides de l'ivresse
Un sommet du bonheur
Une falaise à pic et sans mémoire
Sans cordes de rappel
Sans arcs-en-ciel nichés comme des archevêques minces
Et brodés de violettes
La brise et les jointures blanches
La mort vaille que vaille
La sueur fermant ses doigts comme sur des ciseaux
Quatre mille ans d'avance violette
Je ne précède qu'un langage

La mémoire comme un dégel
Elle frappe de droite à gauche
Comme un surplus d'espace réclamé
Je vois un charme poursuivi
La meute qui le courre
La mémoire roule comme un oeuf
Valises vides abandonnées
Je n'avais que toi ma boussole
Et le porte-feuille d'herbe douce vidé
L'alcôve de l'été le bord de ma rivière
Les racines de ce que j'aimais
Visage de loutre assommée
Jamais je n'ai
Jamais dans les buffets de gares
Ni dans les herbes
Je ne t'ai dit n'importe quoi
Vitre du souvenir
Ta main tombait parfois
Je la brûlais à mon côté
Comme les enfants se coulent dans les guerres

La Dame de carreau n'a pas dit son dernier mot
Elle a quitté Paris
Elle colle au coeur d'un blockhaus
Un oeil au large
Une grande baleine effacée
Trait à trait
L'on butte enfin sur le repos
Une pluie de lèvres séchées
Qui peut prétendre aux objets du bonheur
Aux friselis du savoir
Déroule un reposoir de silence
Derrière le mur un énorme soupir creuse
Un tombeau particulier
Pour
Un enfant cassé trop tôt
Une réponse distraite
Un crime

et c'est la même maître d'école en blouse
parce que c'était l'usage à l'époque qui depuis 1840
efface à rudes coups de chiffon sec le dos de la baleine
où les règles du langage s'étiolent tant à regret et la
mettre en place pour barrer définitivement la rue n'est
pas facile elle est vaste
Les gens n'en savent rien
Et sans le dire j'aide à barrer de blanc
L'absurde liquidité du langage

Aujourd'hui petite soeur au nom glissé dans un trou
l'amour pourquoi perce la pierre ponce
l'eau le souffle les animaux familiers
et nous ne sommes plus ensemble ma mère au côté de
lit-cage reste aiguille immobile
scrupuleux souvenir
la mauve imitation d'amour
la rage d'expliquer
statue du Jeudi-Saint
voilée jusqu'à notre retour

Wagons plombés de la mémoire

D'où sortez-vous

Qui s'en souvient statues voilées du Jeudi-Saint

Dressées entre les herbes de la Saône

A suivre le cours des péniches

Comment faire pour oublier

Cette faim des enfants

brûlent un mot de vrais appels tombent et puis
la mode change l'éternel lit-cage de l'histoire tourne
autour de lui-même les matinées pleines de confitures
les ors mélangés du langage l'emploi du temps c'est la
guerre plus difficiles à nourrir enfants de la paix de
la route

Je voudrais sur de lourdes péniches

Vous lâcher sur le fleuve et retarder

La violette paresse

Les promesses

ma mère et moi nous nous sommes battus
organisant l'espace que nous espérions conquérir et de
douceur le préparions moi pour elle elle pour moi tout
jeune et conscient des parures que je portais grâce à
elle j'étais pour un affrontement la puissance et la
gloire le jeu en haut du cimetière le hoquet de l'amour
la cible l'envie de vivre la lutte le courroux la
nature elle me guettait je lui rendais coup pour coup
je l'aimais elle me vidait de ce que je devais perdre
elle s'envolait au-dessus de moi

Le pont s'est abattu

Des enfants brûlent toujours au bord des routes

Ma soeur me dit
Je suis pressée
Elle veut passer avant tout le monde
Mais pourquoi
Il faut régler tout cela comme un incendie qui progresse
On a le temps de brûler
On fait deux parts le foyer
Un contre-feu
Je souhaite
Qu'elle rejette la tête en arrière
Aurai-je le temps d'arriver

Et elle la Dame de carreau
Qui sans détours sème et sans regrets
Les regrets à la décharge publique
Coquelicots qui s'effoufflent
Fleur en forme de soeur
Un pétale
D'une chambre vide l'aimable perfidie
De la vie qui s'en va à la va-comme-je-te-pousse
Sans que ni toi ni moi
Sans que ni toi ni moi
Cher amour qui nous terrons au fond des beaux spectacles
N'ayons pouvoir de l'amarrer
Barque mon fils la rive est loin
Mais je la retiens de mes mains
Je l'attache au fond de mes yeux

Rose comme l'ortie
Le craquement de la mémoire
La cérémonie que j'attends
L'acidité l'oreille et des allées de cris
Le beau ventre qui durcit
Comme celui du juif en croix
Ma mère mon assassin
De quoi parlions-nous déjà je criais
Du noir soudain happé innocent je criais
Expulsé sur une rive
Les jouets brillaient sur l'autre bord
La douleur les sapins la douceur extrême de la peau
singulière la caresse ce qui fait qu'il n'y a
plus de fruit entre la mer entre ma main et le
flanc couleur d'abricot dans la nuit l'horreur
d'appeler de couleur lentement face à la rive
opposée vide l'orange dans l'instant comme un
éclat dans la mémoire je ne crie pas je murmure
je coule non pas à moi je coule mais sans un
sou d'espoir je coule ma mère a tout prévu
les bulles le crime parfait l'onde de choc
bleutée pour la forme et entre nous tout ce
que j'ai vu en vitrine en passant à toute
vitesse tu m'as aimé tu m'as haï comme un
sexe comme une obole comme une mauvaise
habitude comme un risque tu m'as choisi je t'ai
séparée de mon corps tu m'as lâché comme un
poisson sans chance d'haleine
je t'ai aimé plus que
Tu savais que j'allais mourir

La vieille dame a dit que
 L'eau des larmes a mouillé les torchons
 Rêches dans les armoires de chêne
 Et de douleur polies
 Rives à vif blessures arrondies des cailloux
 La vieille dame a dit que
 L'eau séchée des soucis
 Le soir léché de la vieillesse
 Le coeur du bois ciré le lin
 La vieille dame île désuète
 De la glace et du sang séché
 Sans humeur et le souvenir
 De l'amour à venir indésirable
 Je suis touchée à la justice
 Arbres de Noël inondés
 L'enfance déçue de l'histoire
 Dans la glace et le coeur cassé
 Vire l'injustice sous le pont de nos bras
 L'impossible lame acérée du bonheur
 Fatigue de l'indignation la vieille dame est pendue par
 [les pouces
 Et pleure
 Réclame doucement le soleil
 Elle dit
 Ne mourez pas autour de moi
 Une odeur de lessive propre flotte
 Au pied d'un calvaire desséché

Que tout cela est vieux
 Que tout cela est proche
 La mort continue de couler
 Fraîche et violette à ses pieds
 Et de boire en vain les couleurs
 De quoi demain sera-t-il attifé
 Pour ceux qui vont mourir dans les
 Ne mourez pas
 Dans les carcasses de l'histoire
 Pendue par les pouces elle gémit

Oiseaux du bruit
Je ramasse des cris des pierres
Je vide de vieux vitraux empesés
Les éclats me brisent
Dit la vieille dame
Et dans ses pouces morts
La musique ne soufflera plus
Elle meurt elle cesse de danser

La liste des aveux soufflés
Mariage au contact des feuilles
Des pas et les ajoncs
L'orgueil de bien écrire et la musique d'être seul
Granit des riches solitudes
De quoi demain sera-t-il fait
Le poids la terre défendue
L'ironie des serments dressés
Les rébus renversés bouche à bouche
La tradition les obus les souches d'acier rouillées
Les piles du pont bombardé
Le risible et vieux paysage sans issue
Et le facteur a du retard
Le coin de blanc le trou bleu de l'enfance
Qui m'a montré du doigt les signaux et les feux
Des fusils sur mes lèvres
Vertes vivantes écloses un jour il fallait bien
Qu'éclatent des poings mûris
La fraîcheur la rosée l'herbe haute
L'interrogation les après-midi prolongés
Plongés dans l'herbe drue et froide
Le dos de la raison
Les arcs-en-ciel dans les placards
Le bête arrêt des pleurs au bord du pont détruit
Les oliviers la nuit
Le vent mais la mer n'a pas tous les torts
Un rire de rose-gorge et de violet grand-deuil
Prêt à dérouler sans espoir
Le tapis de noms d'amis tressés

Dit aussi les coupables nombreux
Et les armes de la peur sans musique
La fenêtre sur le jardin

Vagues vertes les on-dit
Je n'ai rien dit de la nuit
Les couleurs
Pistes d'étain mort-nées
Salines de roseaies basalte inoffensive
Pudeur d'entrer
La marche la fatigue
Fous de plâtre les enfants colorés
Et les mots bout à bout s'accrochent
Les mots s'entraînent se consultent
Un à peu près dans la poitrine
Cogne et me fait procès
De mes fautes de progrès

FRANCIS ANTOINE